

# La gloire de M. André Gide

*Incertitude. — Un cas singulier. — Le païen détaché du prochain. — Il naquit écorché vif. — Influence sur lui de Jean-Jacques. — Par quoi il plut aux rattachés. — Où l'on retrouve M. Robert de Montesquieu. — L'imnoraliste. — Une chapelle et son dieu. — Mécanisme d'une réussite. — Façons de faire et de penser. — L'aime mieux M. Jacques de Lacretelle. — Devoir d'être impartial. — Réflexions sur « l'égotisme ». — Pascal, Stendhal, Barris, « égotistes ». — En quoi M. André Gide est loin d'eux. — Compréhension et savoir de cet écrivain. — Un bagage trompeur. — Encore la doctrine de l'Art pour l'Art! — Un art qui ne prouve rien. — Influence du siècle sur M. André Gide. — Son erreur sur la vie. — Sa jérôme et son délire. — Une course au néant.*

« Table rase, j'ai tout balayé. C'en est fait, je me dresse au sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler. »  
 Assolvi Gm. (Les Nouvelles Nourritures.)

Le génie dont M. André Gide fit preuve récemment, pour ajouter à sa renommée par la liquidation retentissante des ouvrages qu'il tenait de ses confrères et amis m'a donné l'envie de le lire attentivement. Cette lecture m'a laissé dans l'incertitude : je ne peux me faire une idée précise de la qualité de la gloire de cet écrivain, habile à se mettre en évidence. Voulez-vous que nous tentions d'y réfléchir de compagnie ?

Pendant que je le lisais, il m'a semblé qu'on le malmenait parce qu'il réalisait sa bibliothèque. Dans *Comœdia*, M. Henri Béraud le perça de traits étincelants. Mais s'il y a des femmes qui aiment à être battues, M. André Gide se

plait, peut-être, à s'offrir aux violences de ses contemporains. Il n'a jamais rien fait comme tout le monde. Dès son entrée dans les lettres, il fut un amateur de sensations spéciales et de recherches étranges. Sa réputation commença de s'établir sur des singularités dont il est difficile de s'abstraire, quand on a la curiosité de chercher ce qu'il peut valoir.

Nous avons son aveu : il paraît avoir pris plaisir à laisser dominer son être immatériel par son être matériel. Et pourtant, que de fois il fit état du ciel et de la divinité sur le ton de la dévotion ! Mais j'ai connu qu'au moins en cela il ressemble à beaucoup de créatures humaines : il s'occupe de ce qu'il n'a point, et qui lui manque.

M. André Gide est païen autant qu'on

Rien à voir  
 J'ai fermé que vous sentez encore par ce voyage article !  
 Ne voyez - le un je sou, un jour - de à la pa à travers le du Ra -

peut l'être, lorsque l'on a perdu un patrimoine de croyances hérité de pieux ancêtres. De cet avoir, d'abord, il s'est dépouillé pour s'acheminer vers la perfection littéraire dans le sentier du sacrifice et de l'inquiétude. Progressivement, il s'est détaché de tout ce qu'il avait pu aimer. Il a fini par ses confrères. De quoi se plaignent-ils ? M. André Gide se dégagés de bonne heure de liens autrement forts et autrement sacrés que ceux de la confraternité.

La caractéristique de cet auteur est une indépendance totale à l'égard du prochain, pour prendre librement, de la vie, ce qu'elle offre aux curiosités de la chair et de l'esprit. Se développer en jouissances physiques et intellectuelles, tel fut le but de M. André Gide, au sortir du péril, couru jeune, de succomber à une maladie heureusement dominée. Dès lors, il semble avoir ramené le monde à lui-même et fait, de ses conceptions personnelles, sa seule loi ; loi si parfaite, à ses yeux, qu'elle pourrait s'imposer au reste des mortels.

Ne criez pas à l'orgueil, et n'allez pas voir là un fond de kantisme, un effet d'empreinte. Personne, en vérité, de plus mortifié, de corps et d'âme, que M. André Gide, né écorché vif, et arrivé, à force de savants délires et de subtiles étreintes, à s'estimer instruit de l'universelle connaissance et investi de l'universel amour.

Il y a en lui du Jean-Jacques. A

l'image de l'immortel Genevois, il a tiré parti de ses défaillances ; il s'est abaissé ; puis, il a confessé publiquement sa chute, pour qu'elle lui fût un piédestal. Il s'est grandi de sa propre diminution. On conçoit qu'il ait plu à des raffinés. Un homme qui se targue d'une dépravation, ordinairement cachée, les change du vulgaire. D'autre part, M. Gide s'adornait des bracelets du savoir.

C'est un érudit, ou qui, se jugeant tel, se plaît à montrer sa parure. Non par vanité, sans doute, mais pour exciter ses lecteurs à s'instruire. « Les savants sont bien aises de passer pour habiles. » Ce n'est pas le cas de M. André Gide, qui ne se pardonnerait point, j'espère, de ressembler à feu M. Robert de Montesquiou. Ce poète antiféministe et mondain, proche parent de Lafcadio, allait toujours chercher midi à quatorze heures, et, pour dire qu'il pleut, citait l'autorité du Mahabharata.

Quoique par fantaisie de curiosité, propice à son inspiration, M. André Gide donne dans ce genre sinueux, sa façon d'écrire est, lorsqu'il le veut, prompte et régulière. On peut tout attendre de lui. Il a un style couleur du temps, et changeant comme le ciel de Normandie. Ne dites pas à son sujet : « Le style, c'est l'homme. » L'homme va disparaître, insaisissable, évaporé. Vous n'êtes plus que devant une ruée. Alors, tirez votre chapeau. Elle cache peut-être Ju-

piter. D'autres fois  
monde, et le ton qu'  
prenons pour dire  
moi mes pantoufles.

C'est le cas des  
plus fameux de ses  
messieurs seuls, in  
liste. Il est d'abord  
qui fait songer à un  
vost et de Benja  
loin, c'est de l'Am  
ment, c'est un peu  
de force littéraire.  
de sa peine ; il a t  
chait.

Ce roman valut  
comparé, non pas à  
de ses personnages  
Théocrite. On fait  
a le rang que l'on  
M. André Gide éta  
manière de Théocri  
moins à sa propre m  
lui aussi, d'ensichir  
nies inédites, jaillie  
des Grecs. Cet art  
sa nature et ses qua  
petite chapelle sans  
principale que l'amour  
que la perfection de  
carnée en M. And  
clamé dieu, quoiqu  
cons, lorsque cette

meilleur fils du  
ous et moi nous  
licole, apportez-  
moi mes pantoufles.

nières pages du  
es, roman pour  
é : *L'Immora-*  
ne allure facile  
nge d'abbé Pré-  
Constant. Plus  
Gide, et finale-  
stupre au bout  
lecteur est payé  
é ce qu'il cher-

un auteur d'être  
gile, mais à l'un  
), empruntés à  
on peut, et on  
rite. Du reste,  
pète, sinon à la  
de Virgile, du  
ere. Il entreprit,  
France d'harmoni  
un art renouvelé  
al sut ravir, par  
expansives, une  
re divinité prin-  
cipale. Il se trouva  
amour était in-  
carnée. Il fut pro-  
clamé dieu, quoiqu  
parce que abs-  
olue priorité pouvait

impressionner la foule. Du tabernacle  
où il resplendissait, empanaché d'en-  
cens, son génie se propagea sur le par-  
vis. Des curieux s'arrêtèrent, intrigués.  
Certains amateurs de raretés étudièrent  
ce phénomène ; premièrement, des mé-  
decins, gens de science portés à l'amour  
des livres et des cas singuliers. M. An-  
dré Gide leur parut relever de la com-  
pétence médicale. Ils le commentèrent  
en bibliophiles et psychiatres. Aussitôt,  
un gros de snobs, flattés d'avoir l'air  
d'être d'une phalange d'initiés, se pas-  
sionnèrent à leur tour, sans compren-  
dre.

Fréquemment, s'établissent ainsi de  
solides réputations. Elles peuvent durer  
tant que vivent leurs bénéficiaires. M.  
André Gide est célèbre depuis déjà long-  
temps. Souhaitons-lui de l'être jusqu'à  
un âge avancé, et d'accroître ses tra-  
vaux ! Malheureusement, je doute qu'il  
continue de progresser. J'ai lu partielle-  
ment son dernier ouvrage : *Les Faux  
Monnayeurs*, essai romanesque en cours  
de publication. L'action est toute dans le  
cerveau de l'auteur, et n'en saurait sor-  
tir. C'est la marque de son génie. Il nous  
oblige à imaginer des personnages qui  
n'existent pas, à écouter des propos de  
rêve, à méditer des pensées inconsis-  
tantes. Cela est fantomatique et nuageux,  
et, comme une vapeur envelop-  
pante, nous isole du monde réel. L'arti-  
fice est le jeu auquel M. André Gide  
est sans rival. Le naturel, souvent, lui

(1) V. la deuxième église  
Formosum pastor Co  
Delicias domini...

est insupportable. C'est d'autant plus dangereux qu'alors, il perd pied, s'égare et prétend nous guider dans la nuit en éclairant notre route d'un flambeau éteint.

J'ai relevé, sur une page, les réflexions qu'il prête à un personnage qui a beaucoup de son caractère. Jugez-les vous-même, d'après deux échantillons du dessus du panier : « Ah ! que paraît salubre à tout l'être l'air qui n'a pas encore été respiré... » Puis, encore ceci : « Le difficile, dans la vie, c'est de prendre au sérieux, longtemps de suite, la même chose... »

Plus difficile encore, ajouterai-je, le même écrivain.

Je vous fais grâce d'un monologue où, en quarante lignes, le héros, s'examinant, cite, pour son agrément personnel, à défaut du nôtre et à propos de bottes, Fénelon, Plutarque, Shakespeare, Bossuet. Il nous achève en disant : « Si je pouvais me quitter un peu, sûrement je ferais des vers. »

Quittons-le prudemment. Et si vous souhaitez d'en savoir plus long, lisez la *Nouvelle Revue Française*. Elle offre des compensations aux surprises amères. Vous trouverez, dans un numéro récent, illuminé de l'ombre du génie de M. André Gide, des pages de M. Jacques de Lacretelle sur Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville. Belle école pour les écrivains d'un mérite inégal et contestable. Ces pages sont préférables à tous les *Prétextes* et *Nourritures terrestres* dont M. André Gide a voulu nous régaler. C'est là, vraiment, du nuancé, du rare, du profond, qui dit quelque chose, et qui se tient et nous retient dans le haut domaine d'une pensée à la fois saine, perspicace et forte, de laquelle on se plaît à tout espérer.

On pourrait croire, à lire ce qui précède, que M. André Gide ne m'est connu que dans ses imperfections, au mépris des beautés de son œuvre multiple et variable comme la nature et l'esprit humain.

Mais je n'oublie pas que le plus parfait d'entre nous peut toujours, par certains côtés, paraître imparfait. Et sans doute il faut, à proportion même des sommets, de vertigineux abîmes. M. André Gide a pu tomber très bas, recon naissons qu'il s'est aussi élevé aux plus nobles cimes. Ma peine est qu'il ne s'y est point maintenu. Au demeurant, c'est un curieux esprit de ce siècle banal et tourmenté ; une notable victime du chaos contemporain ; un cœur déçu et décevant ; et, somme toute, un bizarre écrivain qui ne s'est jamais possédé, contrôlé, dominé, sauf par instants. Il laissera une production originale, diverse, confuse, qui n'intéressera probablement, plus tard, que certains investigateurs étudiant notre époque. On a le droit de redouter que, malgré tant d'efforts, d'analyses, d'angoisses, de larmes, plus ou moins sincères — oui, je l'avoue, même le remarquable crayon de la mort de Charles Philippe me laisse sceptique... — ses écrits ne tombent au néant.

On a comparé M. André Gide à Pascal, Stendhal, Barrès... Il a leur *égoïsme*, c'est vrai. Il a ce qu'il a, mais il n'a pas ce qu'ils ont eu : ni le ciel douloureux du premier, ni la vie agissante du second et sa *nervosité créatrice* de réel, ni l'harmonieuse noblesse du troisième, et son rayonnement moral.

Et puis, et puis, s'il faut tout dire, M. André Gide n'a pas été peut-être aussi compréhensif et aussi érudit qu'il s'est flatté de le paraître. Son interprétation

de Barrès et du nationalisme n'est pas d'une finesse de jugement, révélatrice d'un esprit équitable autant que délié. Peut-on admettre une réflexion telle que la suivante : « Je consens que plus je serai Français, plus je serai moi-même; mais je sais aussi que plus je serai moi-même et plus je serai Français — et je crois qu'il y a, pour se découvrir, d'autres moyens et de meilleurs que de contempler ses aïeux. »

Plaisanterie. Je ne peux me découvrir à la clarté du futur. Les hommes à naître ne sont pas encore nés. Cette lapalissade vaut bien l'affirmation de M. André Gide qui, plus il est lui-même, plus il est Français, et plus il est Français, plus il est lui-même. Parbleu! Mais comment le sera-t-il, si ce n'est grâce à la leçon du présent et l'enseignement du passé, à l'exclusion forcée de l'avenir? Il faut regarder derrière soi pour se comparer, pour mesurer le chemin parcouru. Autour de soi ne suffit pas. Et qui de raisonnable s'avise de renier ses aïeux, de cesser d'attendre d'eux les secrets avis que la conscience et le cœur distinguent du silence des morts, si la conscience est d'aplomb et le cœur bien placé?

Quant au bagage que M. André Gide traîne dans ses pérégrinations intellectuelles, il semble, à regarder de près, plus gonflé que de bon poids. Il en abuse et, somme toute, l'étalage est un peu toujours des mêmes noms, des mêmes lectures. Il est, d'ailleurs, impossible, psychologiquement, qu'un esprit aussi onduoyant et affranchi d'une discipline quelconque ait pu organiser son érudition avec méthode et étendue.

Des dons incontestables, une formation variée, de nombreux voyages, la pratique de l'anglais, l'allemand, l'italien, ont assuré à M. André Gide une

large ouverture à la vie européenne. Mais où trouvez-vous, dans son œuvre, ces vues et études sur la littérature anolenne, joie d'un véritable humaniste, ou sur les belles-lettres de l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, comme un savant analyste des choses étrangères, un Taine si vous voulez, en a prodigué? On s'étonne qu'ayant traduit de beaux textes, M. André Gide ne les ait pas mieux commentés. Ceci dit pour ses incursions dans l'anglais de Rabindranath Tagore, etc.

Où voyez-vous en M. André Gide un chef de nos intelligences? Quelle est sa philosophie, sa doctrine primant sur nos esprits? Quelle est sa création certaine? Où est le personnage que l'on cite, sorti de ses compositions? Bien plus, quelles sont ses pensées personnelles, réellement personnelles?... Et s'il en est, que valent-elles? Je prends au hasard : « Les grands auteurs ont ceci d'admirable qu'ils permettent aux générations successives de ne pas s'entendre. A leur sujet, on s'aperçoit qu'on diffère... »

Mais non, mais non. Point d'erreur : les générations successives seront toutes du même avis sur M. André Gide. Quant à nous, qui dispute de Plutarque, Horace, Dante, Montaigne, Molière, etc.?

Le plus souvent, M. André Gide pense faux et, nonobstant, du meilleur style; sauf lorsqu'une certaine vanité de recherche le pousse à torturer sa phrase et employer de méchants mots, qu'au besoin il fabrique. « Conquérant », par exemple, pour conquérant. Fâcheux effet, d'autant plus agaçant que, dès qu'il s'en donne la peine, il écrit magistralement. C'est alors, du reste, que sa qualité de pensée et de jugement atteint à la maîtrise. Toutefois, il y a peu de bénéfice à tirer de son commerce, et

e. beaucoup de temps à perdre, sans parler du risque de déraisonner sur l'amour et d'autres sentiments.

Bref, errant, impressionniste, naturaliste, futuriste, c'est un génie aventureux, descriptif, rêveur, émotif, sensuel, et dont la vision est singulièrement courte, bornée à des sensations fugitives, à des chocs occasionnels que, parfois, il saisit et traduit merveilleusement.

Artiste. oui ; vraiment artiste, exagérément artiste, et c'est bien son malheur. Sans cesse, il parle de l'art ; l'art pour l'art. C'est tout ce qu'il apprend de Théophile Gautier que, du reste, il condamne, et il n'a pas tort. Il écrit : « Je rêve à de nouvelles harmonies, un art des mots plus subtil et plus franc, sans rhétorique, et qui cherche à ne rien prouver. »

Nous avons là sa plus nocive erreur, servie par une aisance de forme et, souvent, une dialectique médusante, éloquent, passionnée, poétique — toute la lyre. Mais je vous mets au défi de retentir l'air et de réciter de l'André Gide. Autant en emporte le vent... Qu'est-ce que cela veut dire : « Un art qui cherche à ne rien prouver » ? Il cherche toujours au moins à prouver qu'il ne prouve rien. Et peut-on ne rien prouver, ne serait-ce que l'impuissance d'être et de créer ?

Oui, je crains fort que ce grand homme dévoyé ne disparaisse tout entier. Il n'a guère créé que des titres. Oh ! que de calculs dans ses étiquettes ! Comme il a voulu réussir et fixer l'attention de ses contemporains ! Que d'accessoires et de ficelles derrière ses enseignes ! C'est un infini de mots, un ciel creux et sonore. Ou bien encore, un édifice le moins ordonné, le moins habitable qui se puisse imaginer. Architecte des lettres, il est un anarchiste, un nihiliste lit-

téraire, produit déconcertant d'un siècle qui, un moment, s'abandonnait et voulait mourir. M. André Gide s'est débattu sans voir dans une vie normale et pure, la norme et la vertu de la vie. « La vie, a-t-il dit, peut être plus belle que ne la constatent les hommes. La sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour. Ah ! j'ai vécu trop prudemment jusqu'à ce jour. Il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle. O délivrance ! O liberté ! Jusqu'où mon désir peut s'étendre, là j'irai. O toi que j'aime, viens avec moi ! Je te porterai jusque-là : que tu puisses plus loin encore... »

Que signifie ce fiévreux langage ? Qu'est-ce que l'amour qui exclut la raison ? L'amour n'a-t-il pas la plus belle raison pour lui : la raison d'être deux pour procréer, durer, vieillir, mourir, renaître dans l'œuvre familial, social, humain ? Qu'est-ce qu'une loi nouvelle, étrangère aux lois ?

Mais je suis bien bon de discuter. Ce lyrisme sent l'éther ; cet élan est d'un poète surexcité par un toxique. Poison superflu. L'ambiance d'une époque délirante suffisait à perturber un artiste ébranlé par la maladie au seuil de l'existence. Son naturel penchant aux investigations d'une âme révoltée contre le sort l'inclina aux perversités des sens et, par suite, des idées. Tout en sachant être soi-même, ce qui, en somme, est bien quelque chose, M. André Gide a été de son temps, et rien que de son temps. Il a eu beau dire et beau faire, sa gloire est comme celle de notre victoire sur l'horreur de la guerre, sans solide fondement.

Henri de Noussanne

P.-S. — Pour M. A. Z..., de l'Association des jeunes auteurs : Merci de l'éloquente lettre. Mais signez toujours. Le mas que ne sied pas au courage.